

Montréal

Perrine Leblanc

À la mémoire de mon père.

Montréal est grand comme un désordre universel.

Gaston Miron

« La Marche à l'amour », *L'homme rapaillé*



Traverser le Québec

Au temps des lilas, un soir de juin, j'étais en pleine poursuite policière en Irlande du Nord lorsque mon téléphone s'est mis à vibrer. J'ai jeté un œil sur l'écran de l'appareil et mon cœur a raté un battement, puis j'ai fermé les yeux un instant. J'ai compté jusqu'à trois dans ma tête avant d'accepter l'appel, le feu aux joues. C'était le CHSLD, ce centre d'hébergement sans charme où mon père en fin de vie logeait depuis l'hiver. J'ai dit « Oui allô » d'une toute petite voix en mettant le film sur pause. Arrêt sur image : une adolescente en costume d'écolière catholique sur fond d'explosion.

« Ton papa est moribond, Perrine », m'a dit l'infirmière de garde que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Le médecin spécialiste en soins palliatifs avait pourtant révisé son pronostic dix jours plus tôt : « Trois ou quatre mois, mais je n'ai pas de boule de cristal », m'avait-il dit au téléphone, même si j'avais fait le voyage pour être au chevet de mon père. Je me souviens de ses bruits de mastication dans le combiné. C'était la routine, pour lui, annoncer comme ça aux gens, entre deux bouchées de sandwich au jambon ou

en chiquant une gomme, que leur parent était arrivé au bout du chemin. J'étais rentrée chez moi en autocar, le cœur plutôt apaisé dans les circonstances, car mon père pourrait vivre un autre été, je lui achèterais de nouvelles chaussures et on irait marcher ensemble, lentement, à petits pas, au parc La Fontaine qu'il aimait tant et qui était pratiquement l'extension de son ancien deux-pièces montréalais, sa dernière adresse personnelle. Le médecin avait dit « trois ou quatre mois », mais ce que j'ignorais à ce moment-là, c'est qu'au personnel soignant du CHSLD, dont cette infirmière qui me tutoyait bien gentiment au téléphone, il avait fourni la bonne information, sans lapsus ni bruits de mastication : « trois ou quatre semaines ».

J'ai remercié poliment l'infirmière de son appel, puis j'ai ouvert en catastrophe mon ordinateur pour effectuer une recherche en ligne sur les sites des compagnies aériennes qui effectuent la liaison peu fréquentée entre Gaspé et les environs de Montréal, d'une compagnie d'autocars qui offre le même trajet par voie terrestre, puis de Via Rail, qui ne proposait à ce moment-là aucune liaison ferroviaire entre chez moi et Montréal. Mais c'est le train, j'ai pensé, et si j'ai à me taper pour la septième fois en quelques mois les neuf cent cinquante kilomètres qui me séparent de mon père et de Montréal, aussi bien le faire en train, quitte à changer de province pour aller le prendre, ça me donnera l'illusion de voyager.

On possède une voiture toute rouillée, mon compagnon et moi, mais je ne la conduis pas : je n'ai pas de permis. Traverser le Québec en avion n'était pas non

plus une option, puisque ça coûte au moins aussi cher que faire Montréal-Paris en basse saison. J'ai envisagé la possibilité de faire quatorze heures de route en autocar, incluant deux correspondances, avec des jeunes qui déclenchent délibérément l'alarme du détecteur en vapotant près des toilettes, exaspérant du même coup les passagers et le conducteur ; ou d'aller prendre le train de nuit à Campbellton, dans la province voisine, le Nouveau-Brunswick, à deux heures de voiture de chez moi, avec en prime un bref changement de fuseau horaire. Via Rail, c'est l'Orient Express des pauvres, la pire des classes dures quand on n'a pas les moyens de s'offrir une cabine lilliputienne où on fait sa toilette à trois pas de son lit. Mais en train, j'arriverais au centre-ville de Montréal peu après le lever du soleil et avec la sensation floue d'avoir fait ma nuit.

Mon père avait souhaité mourir dans sa ville. Il adorait vivre et marcher à Montréal. Même lorsqu'il était en légère perte d'autonomie, il sillonnait encore la ville à son rythme, la tête haute mais les yeux rivés sur le sol devant lui. Il ne quittait pratiquement jamais des yeux ses pieds lors de ses promenades urbaines, car depuis l'AVC ischémique qui l'avait couché face contre sol, sur le boulevard Saint-Laurent au début des années 2000, il lui arrivait souvent de trébucher sur les trottoirs aux fissures profondes, l'été, entre deux dalles de béton mal alignées, ou de glisser sur les plaques de glace, l'hiver, là où l'épandage de sel à déglacer, de terre, de cendre ou de gravier était aussi aléatoire que la chance. Il avait exploré le monde et évolué dans la vie en fixant le sol pour ne pas perdre pied.

Le train au look vintage est arrivé en gare néo-brunswickoise au cœur de la nuit avec quatre heures de retard. Sur la voie ferrée, le fret a préséance sur le bétail humain. Notre système ferroviaire est un vieux beau, entre fournisseur de transport public en perte de vitesse et tracé historique pour le déplacement de marchandises commerciales. Il n'est plus très performant, il a besoin d'amour et de soins, mais il a du vécu, du charme, et il a vu du pays. À bord, j'ai choisi en titubant de fatigue un siège solitaire en milieu de wagon. J'ai ouvert le repose-pied et déplié mes jambes, enlacé mon sac à dos comme un ourson en peluche et me suis endormie la tête contre la fenêtre à rideaux rouille, un grand châle de laine tricoté de mes roses mains en guise d'oreiller. bercée par le roulis du train, j'ai dormi d'un sommeil de maman : d'un œil inquiet et les sens aux aguets. L'odeur du café qu'un agent de bord en formation offrait aux passagers tout chiffonnés m'a tirée de cette veille aux allures de cauchemar quatre heures plus tard. Le train avait pris un retard fou et on nous offrait une infusion brûlante en guise d'excuse vague. « *The train got into an accident with a car just before Campbellton* » (« Le train est entré en collision avec une voiture juste avant Campbellton »), a annoncé à sa voisine un homme dont j'apprendrais plus tard qu'il venait du Texas. J'ai enfourché mes lunettes, pas le temps pour les lentilles, qui baignaient dans leur jus désinfectant depuis mon départ de la maison. J'ai rallumé mon téléphone pour googler rapidement, dans la section des actualités, « Via Rail » + « accident », et je suis tombée sur un article de Radio-Canada à propos d'un accident survenu la veille

impliquant une locomotive et une voiture percutée à quelques villages de Campbellton ; aucun blessé.

C'était notre train.

Vers midi, j'ai repéré l'agent de bord au français cassé et j'ai pris mon courage à deux mains pour réclamer mon dû, notre dû.

— Bonjour monsieur.

J'ai levé la main comme à l'école, en le saluant...

— J'avais rendez-vous à Montréal à midi. Il est midi et on n'est même pas encore à Québec.

Ici j'ai esquissé un sourire, pour la forme.

— Allez-vous nous offrir le lunch ?

On m'a fait savoir que des boîtes-repas seraient en effet bientôt disponibles pour tous les passagers.

En regagnant mon fauteuil, j'ai annoncé à mes voisins de wagon anglophones « *Lunch is on them* » (« Ils nous offrent le repas »). Le Texan m'a remerciée dans sa langue en avisant du menton une famille de mennonites, dont le train est le moyen de transport de choix au pays, qui avançaient derrière moi dans l'allée. Je me suis écartée pour les laisser passer, fascinée, comme chaque fois que j'en croise dans le train, par leur style en accord avec leurs traditions d'autrefois : robes longues à boutons et bonnet pour les femmes, pantalons à bretelles pour les hommes.

À Lévis, près de Québec, on a oublié sur le quai un passager en pause cigarette, dans un spectaculaire cafouillage qui est un peu la marque de commerce de Via Rail, une société d'État que j'aime d'amour, par ailleurs, car le pays

s'est développé largement autour du chemin de fer qui le traverse d'un océan à l'autre, comme deux bras tendus qui embrassent large. Les paysages de plus en plus urbains défilaient contre ma joue appuyée sur la vitre, tandis que je mâchonnais un bâton de viande séchée trouvé dans le fond de ma boîte-repas, mais tout ce que je voyais, de cet œil inquiet sans repos, c'était mon téléphone qui ne vibrait pas. J'avais très peur que l'infirmière qui m'avait tutoyée comme si on avait élevé des poules ensemble m'appelle pour m'annoncer qu'il était trop tard. Puis enfin, après douze heures de voyage à pas de tortue dans le cliquetis des rails, le visage de Montréal est apparu comme un lever de soleil. Ce qui signe toujours mon arrivée à Montréal, en voiture, en autocar ou en train, depuis que je suis toute petite, c'est ce visage urbain à nul autre pareil au Québec. Je ne m'habituerai jamais au *skyline* de Montréal, à sa perspective américaine avec ses tours de verre, ses cheminées d'usine qui fument, le mât du stade olympique décati, l'immense enseigne historique Five Roses qui agit sur moi comme un point de repère, l'ancienne tour brunâtre de Radio-Canada, la radio publique où j'ai vécu de grands stress et de vraies joies, le pont Jacques-Cartier qui s'illumine le soir en bleu, et son univers de béton, en petit par rapport aux autres grandes capitales nord-américaines, qu'on devine un peu sale.

Mon père est parti ce jour-là, dans la blancheur d'une chambre de soins sans charme, et je me suis retrouvée seule, sans père à jamais, dans la ville où j'ai vu le jour. Je suis née en 1980 dans le quartier populaire Centre-Sud de Montréal, au-dessus d'un dépanneur à jukebox qui

s'animait matin et soir, rue de Rouen, et je vis depuis 2018 en Gaspésie, dans un village de bord de mer situé à près de mille kilomètres à l'est de cette ville pivot, centre culturel et économique du Québec, ce Montréal magnifique et crotté comme tous les trésors faits de béton, de pierres, de briques et de verre qu'on appelle « métropoles ».

J'ai appelé ma mère (sa grande amie, son ex-femme), mon amoureux resté en Gaspésie avec nos chats, puis mes amis les plus proches dont Christine, qui a tout de suite répondu que la chambre de sa grande fille était libre et qu'il était absolument hors de question que je mange seule ce soir-là ou que je dorme dans une chambre anonyme d'un hôtel trop cher. Mais j'avais besoin de faire quelque chose d'un peu fou avant de retrouver le confort salubre de l'amitié. Comme il n'y aurait pas de funérailles pour mon père, ce n'était pas dans ses cordes de mécréant, j'ai pensé que le plus bel hommage à lui offrir, c'était une traversée de la ville à pied et en musique : sa dernière randonnée. J'ai sélectionné sur mon téléphone ma compilation musicale intitulée « Montréal », que je bonifie de temps en temps, au gré des sorties musicales et de mes envies, et qui constitue la bande sonore de mes pérégrinations urbaines. J'ai enfilé des sous-vêtements propres dans la cabine d'une toilette publique, mes lentilles, rangé mes lunettes dans leur étui, et je me suis rapprochée du fleuve Saint-Laurent.

☞ **Je me suis retrouvée
seule, sans père à
jamais, dans la ville où
j'ai vu le jour** ☞

Montréal est une île et une ville très étendue qu'on n'explore pas aussi facilement à pied que Paris, par exemple, où je peux sauter une station de métro sans que ça bou-

leverse trop mon horaire. La ville de Montréal couvre une superficie d'environ 365 km² (l'île de Montréal, ou « agglomération », en couvre 498). C'est trois fois et demie celle de Paris. On était à la mi-juin, entre les pluies du printemps et les canicules de juillet, alors traverser à pied Montréal, c'était un beau projet, fou mais parfaitement jouable.

Je n'aurais jamais pu parler de Montréal avec amour et franchise si je n'avais pas changé de ville en 2018, après l'avoir aimée passionnément au point que j'ai déjà sévèrement jugé ceux qui osaient la quitter, tant la vie culturelle au Québec n'était possible à mon sens qu'à l'intérieur de son carré magique et de son terrain de jeu. Je la retrouve désormais quatre ou cinq fois par année avec un amour magnifié par la distance qui me sépare d'elle et bonifié par la densité de mes courts séjours en ville.

Montréal présente d'abord à toute personne qui la découvre par voie terrestre une gueule nord-américaine, avec son centre-ville à gratte-ciel, son look bétonné, la belle poésie violente de ses immeubles bâtis dans la tradition architecturale brutaliste, ses maisons cossues des beaux quartiers, ses bâtisses historiques en pierres grises et ses immeubles ouvriers assez bas dans l'Est, ses rues trouées par l'alternance du gel hivernal et du dégel printanier, les sirènes des voitures de police et de pompiers qui sonnent toujours dans mon souvenir comme à New York. D'ailleurs, quand j'entends une sirène dans les rues de Montréal, je repense à un ami français complètement cha-

viré par ce bruit de film, pour lui qui découvrait la ville au début des années 2010. Oui, Montréal est une grande ville d'Amérique, mais elle a cette particularité qui la distingue de toutes les autres métropoles du nord du continent : son cœur bat en français depuis sa fondation, le 17 mai 1642¹.

**“ Montréal est
une grande ville
d'Amérique, mais son
cœur bat en français ”**

S'il faut qu'on passe une centaine de pages ensemble, cher lecteur, réglons d'abord cette chose fondamentale : l'Amérique n'est pas un pays, c'est un continent. Personne dans mon entourage n'emploie l'expression « les Amériques » pour désigner ce continent, et encore moins le nom d'« Amérique » pour parler des « États-Unis » ; les États-Uniens, dont j'admire la puissance créative et l'énergie, n'ont quand même pas le monopole du beau titre d'Américains. Les États-Unis, pour nous, c'est très simplement « les États » ou « les États-Unis », « les États-Unis d'Amérique » si vous y tenez, mais jamais, JAMAIS « l'Amérique » toute nue, sans complément.

Montréal compterait dix-neuf arrondissements, mais là encore, je n'ai jamais rencontré de Montréalais qui utilisaient des chiffres pour désigner les arrondissements de la ville. Je ne peux même pas situer le 3^e arrondissement... On parle entre nous de quartiers. Je suis née un mois avant le premier référendum pour l'indépendance du Québec dans un quartier historiquement ouvrier de Montréal qu'on appelle le Centre-

1. Voir, à la page 99, une courte histoire de Montréal en quelques dates choisies.